

Rencontre avec...

Caroline Sihol

« Mon credo, transmettre de l'émotion »

Grande figure du théâtre, elle est également productrice, scénariste et a beaucoup joué au cinéma et à la télévision. Caroline Sihol est à l'affiche de *Parle-moi d'amour*, une pièce de Philippe Claudel dans laquelle elle s'en donne à cœur joie face à Philippe Magnan. Un vrai régal !

Propos recueillis par Marie-Christine Luton

Elle donne ses rendez-vous dans un petit café du boulevard Saint-Germain, à deux pas de chez elle. Mince silhouette, très élégante, poignée de main chaleureuse, sourire aux lèvres, Caroline Sihol aborde la conversation de manière très gaie et ponctue régulièrement ses réponses d'éclats de rire.

Pourquoi avoir dit oui à cette pièce ?

Philippe Claudel, qui est un ami, a écrit cette pièce pour moi. Ça l'amusait beaucoup de m'entendre dire des horreurs. C'est vrai que ce sont des horreurs élégantes, d'une invention rare, drôles. L'idée de retrouver Philippe Magnan avec qui j'avais joué *Elvire* m'enchantait.

Préférez-vous la scène à l'écran ?

C'est comme si on me demandait si je préfère le chocolat noir ou le chocolat au lait. J'aime les deux. Pour moi, le plus important est de transmettre de l'émotion, du rire, pour que les gens s'évadent un peu le temps de la pièce par exemple. C'est mon credo, ce que j'essaie de faire tous les soirs, sans me relâcher.

Avez-vous encore un rêve d'artiste ?

J'ai plein de rêves, tourner avec Xavier Dolan, Benoît Jacquot, des gens que j'admire. J'ai joué beaucoup de personnages. Du moment qu'ils me permettent de creuser, de trouver des perles, je suis partante. Plus jeune, des situa-

tions me faisaient peur. J'ai refusé un film parce que je devais jouer une mère qui assassinait son enfant. Maintenant, je ne crains plus grand-chose.

Et le trac, le ressentez-vous encore ?

Bien sûr, ce n'est pas le même que lorsque j'ai joué ma première pièce *Les Parents terribles* de Cocteau, avec Jean Marais, Madeleine Robinson, devant le tout-Paris. J'étais pliée en deux, je ne pouvais plus me relever. J'ai toujours le trac. Notamment quand j'ai joué seule en scène la pièce que j'avais adaptée, *La Dernière Conférence de presse de Vivien Leigh*. J'ai eu plus le trac que lorsque je jouais Marie-Antoinette dans la mise en scène de Robert Hossein, devant 4 500 personnes, mais c'était magique.

Un petit truc pour le conjurer ?

J'ai toujours avec moi un petit mouchoir qui est un doudou. Et j'ai appris à respirer, c'est la base du bien-être. Toute la journée, j'ai le trac. Le soir, je suis contente, je sors, je dîne et, dès que je me couche, je me demande si le lendemain je vais y arriver aussi bien. En fait, ça s'arrête quand je suis dans ma loge, donc j'arrive très tôt au théâtre. Après ça reprend juste avant d'entrer en scène. Sur scène, c'est terminé !

Et pourtant, vous ne pouvez pas vous en passer...

Effectivement, c'est comme une

drogue. D'autant que je me suis battue pour ce métier. Dans ma famille, on n'était pas très contents que je veuille entrer au conservatoire. Cela n'a pas été facile. Pourquoi on choisit ce métier quand n'est pas de ce milieu ? J'étais très timide, fille unique, solitaire, je n'étais pas capable de m'ouvrir aux autres. À 12 ans, j'ai décidé que je voulais devenir comédienne, c'est une professeure de français qui m'a donné le déclic.

Que faites-vous pour rester en forme ?

Je fais attention à ce que je mange, je suis une hygiène de vie. Et je fais un peu de sport. Longtemps, je l'ai fait à la Winston Churchill, "no sport", mais je me suis rendu compte que je ne pouvais pas continuer. Donc, je fais de la danse, de la barre au sol, du vélo d'appartement. Et beaucoup de respiration, de méditation.

Qu'est-ce qui vous met de bonne humeur ?

Qu'on me sourit. Et être avec mes deux petits-enfants de 3 ans et demi et 5 ans, un autre est en route. C'est l'extase. On découvre des bonheurs inconnus comme parents parce que nous étions trop occupés par l'éducation.

Quel genre de maman étiez-vous ?

Très câline et sévère. Comme je pensais que je n'avais pas appris à vivre, que j'étais nulle sur beaucoup de choses dans la vie, j'ai essayé de leur donner

des trucs qui les aident. Et puis, j'ai tenté de leur apporter tout de même une éducation culturelle...

Et qu'est-ce qui vous met de mauvaise humeur ?

Tellement de choses ! Dans le désordre : la bêtise, une certaine prétention, l'incivilité, entendre ce que l'on fait aux femmes dans la plupart des pays.

Un remède contre le blues ?

Je me mets la *Sonate de printemps* de Beethoven. Et puis le vrai remède, c'est d'avoir un très bon bouquin et de se dire, vite, je rentre à la maison pour pouvoir lire ! À un moment, je jouais du piano et puis ça m'a énervée, je faisais des progrès à l'envers. J'ai arrêté, mais c'était

positif. Et puis s'occuper des autres, c'est le remède absolu, toute blessure disparaît, ce qui est très égoïste car on le fait pour se faire du bien aussi.

Votre péché mignon ?

Trainasser en parlant toute seule.

Ce que vous préférez en vous ?

Ma capacité d'empathie.

Et chez les autres ?

J'adore les gens qui sont joyeux, qui ont le bon goût de faire rire, de ne pas se plaindre, c'est si important de positiver.

De quoi êtes-vous le plus fier ?

D'avoir réussi à faire vivre un couple* qui n'était pas gagné d'avance. Cela m'a demandé beaucoup d'efforts mais ça tient depuis vingt-neuf ans, ce qui est assez ovniesque dans ce métier. C'est une vraie bataille un couple de longue durée si on a une certaine idée de l'échange, des envies de faire des choses ensemble. Pour y parvenir, mon mari n'avait pas toutes les clés. Il a fallu les fabriquer, maintenant, c'est une merveille. On a toujours eu une entente artistique importante. Aujourd'hui, c'est une tendresse de chaque instant. J'en suis fière, ainsi que de mes enfants.

Quel est votre rapport à l'âge ?

Je suis plus sereine. La vieillesse est un

naufnage, on s'y prépare, c'est ma mère qui me disait cela. Je le constate, mais je suis nettement moins préoccupée par les regards, par ce que l'on pense de moi. Je ne m'arrête pas à des choses qui pourraient m'empêcher de vivre et auxquelles je ne peux rien.

Que regrettez-vous de vos 20 ans ?

Rien, j'étais malheureuse à 20 ans. Cela a été une période très triste de ma vie. Je n'en ai pas profité.

Ce qui est indispensable dans la vie ?

Avoir des gens à aimer. La solitude est terrible dans notre société. Le dimanche, cela me bouleverse de voir des gens âgés se promenant seuls, déjeunant seuls, j'ai envie de leur dire : venez manger chez nous !

Les vacances, c'est quoi pour vous ?

J'ai beaucoup voyagé. Maintenant, j'ai une maison dans le Gers que j'appelle la Villegiatura. On part avec les enfants, nous en avons quatre à nous deux, les petits-enfants, les copains. C'est merveilleux. On vit en autarcie avec un potager, un verger. J'aime ça. Je ne me sens pas angoissée. Parce que, à l'extérieur, je suis joyeuse. À l'intérieur, j'ai plutôt inventé l'angoisse ! C'est un cadeau des fées au berceau.

* Caroline Sihol est mariée à Jean-Louis Livi, producteur.

+ SON ACTU

→ Caroline Sihol a suivi les cours du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, à Paris, avant de faire ses débuts sur scène et à l'écran. Elle a tourné au cinéma avec les plus grands, François Truffaut, Bertrand Blier, Alain Resnais, Alain Corneau..., à la télévision avec Josée Dayan, Jean-Daniel Verhaeghe, Christopher Frank, Caroline Huppert... Elle a joué au théâtre dans tous les registres, a été mise en scène par, entre autres, Bernard Murat, Patrice Kerbrat, Jorge Lavelli, Jean-Claude Brialy, Jean Poiret. Elle a produit plusieurs spectacles, notamment *Des fleurs pour Algernon* avec Grégory Gadebois, dont elle avait écrit l'adaptation. Caroline Sihol est au Théâtre de la Pépinière, 7, rue Louis-Légrand, Paris 2^e, à 21 h, dans *Parle-moi d'amour*, de Philippe Claudel, mis en scène par Morgan Perez, avec Philippe Magnan.

